

Les anciens combattants alliés et ex-ennemis tiennent un congrès à Paris



Sur la tombe du soldat inconnu (Ph. Trampus.) On reconnaît : MM. JEAN DESBONS (le troisième à gauche) ; ALBERT SARRAUT et CARLO DELCROIX, président des Anciens combattants italiens

Paris, 29 novembre. — Lundi matin s'est ouvert le deuxième congrès annuel international des anciens combattants, organisé par le Comité international permanent des anciens combattants. La séance s'est ouverte au Palais de la chimie (contre Marcellin Berthelot), rue Saint-Dominique.

La fête nationale yougoslave

Le 1^{er} décembre 1918, alors que les Poilus d'Orient campaient sous la neige, sur les bords du Danube, le prince régent Alexandre de Serbie, commandant en chef de l'armée serbe durant la grande guerre accomplissait un acte de la plus haute portée historique en proclamant l'union nationale de tous les Slaves du Sud.

La lutte ouverte depuis le 1^{er} siècle, surtout par le peuple serbe, était enfin couronnée de succès par la victoire des armées serbes et alliées. Pour la première fois au cours de l'histoire tous les territoires yougoslaves se trouvaient libres et unis.

Un peu plus tard, succédant à son père le vieux roi Pierre 1^{er} de Serbie — qui combattit dans le rang de l'armée française en 1870 — le prince Alexandre devint roi des Yougoslaves. Il consacra alors tous ses efforts et même sa vie à ce vieux peuple et à ce nouvel Etat, lui donnant d'ailleurs de sa propre initiative le nom de Yougoslavie.

A l'occasion de la fête nationale yougoslave, de cet anniversaire du 1^{er} décembre, les anciens combattants d'Orient ont le pieux devoir de rappeler et de saluer le souvenir du créateur de l'idéologie nationale et de l'unité yougoslave : du roi-chevalier Alexandre 1^{er} qui fut un soldat glorieux, un grand homme d'Etat et un martyr de la paix.

Les anciens combattants d'Orient se souviennent de ce prince-soldat simple et affable, qui habitait une modeste maison de la zone du front. Il fut leur compagnon d'armes des mauvais et des bons jours, et, après avoir gagné la guerre avec eux, il voulait encore avec eux gagner la paix de la vieille Europe, lorsqu'il fut assassiné sur la terre française.

Aujourd'hui la Yougoslavie est grande et organisée. Elle est consciente de sa tâche et de sa responsabilité vis-à-vis de la nation française, elle représente, dans les temps troublés où nous vivons, un grand facteur de la paix du monde.

Le déraillement des Fontinettes est dû à un mauvais aiguillage

L'enquête technique faite par les ingénieurs de la voie sur l'origine du déraillement des Fontinettes, a confirmé l'hypothèse du blocage de l'aiguille que franchissait le train, par suite de la présence de rails défectueux de celle-ci d'une section viciée tombée d'une locomotive.

On a pu se demander comment la locomotive n'était pas sortie des rails, alors que les premiers wagons, eux, avaient déraillé. La raison en est que le machefrail malencontreux avait été broyé par les roues de la locomotive ; l'obstacle, ayant été ainsi éliminé, céda sous la pression de la machine de l'aiguille, qui éjecta, à cette fois, et se plaça dans la position ordonnée par le levier de commande, manœuvré du poste Saxby.

LA STATUE : D'HIPPOCRATE...



Le père de la médecine, don d'un bienfaiteur grec, M. Skivas-Zervas, à l'Académie de médecine de Paris

LE PREMIER MINISTRE EGYPTIEN...



Nahaas Pacha, qui vient d'échapper à un attentat

LE NOUVEL AMBASSADEUR DE HOLLANDE A BRUXELLES



M. VAN HAERSTMA DE WITT

On arrête à Charleroi les auteurs d'une tentative de meurtre commise près de Rocroi

Bruxelles, 29 novembre. — Les nommés Gutsinn Bigot, âgé de 32 ans, et Germaine Motier, âgée de 23 ans, recherchés par la police française pour tentative d'assassinat contre M^{me} Quinet, fermière des environs de Rocroi, qui fut grièvement blessée, ont été arrêtés à Charleroi.

La question des salaires dans l'industrie textile

Réunis à Lille en congrès régional les Syndicats cégétistes revendiquent un rajustement de 11 % et envisagent une grève générale en cas de refus

Les syndicats confédérés (C.G.T.) du textile ont tenu dimanche, à la Bourse du travail de Lille, un congrès régional sous la présidence de M. G. Dumoulin, entouré de M^{me} Martha Desurieux et de M^{me} Cosset et Esack.

Cent trente-députés, représentant 52 syndicats du Nord et du Pas-de-Calais, étaient présents aux réunions qui se terminèrent par le vote de l'ordre du jour suivant que nous publions à titre documentaire :

Le Congrès interdépartemental des syndicats confédérés de l'industrie textile réunissant 130 délégués mandats par 52 organisations syndicales, réuni et arrêté unanimement un plan d'action en vue de faire aboutir les revendications les plus essentielles et les plus urgentes concernant les travailleurs du textile.

Ce plan d'action comporte : 1^o Le dépôt d'une revendication visant à augmenter les salaires de 11 % en général, conformément au coefficient du coût de la vie.

2^o L'application d'une procédure rapide destinée à trancher par voie de conciliation d'arbitrage, et, en cas de refus, le 1^{er} janvier 1938, les cas litigieux marquant que les ouvriers n'ont pas obtenu satisfaction.

3^o Le congrès estime que les détails prévus par l'application de cette procédure conduisent à la pratique de la solidarité syndicale, y compris l'application de la grève générale de l'industrie textile pour valoir la revendication patronale et les lenteurs de la procédure légale.

A ce sujet, le congrès tient à déclarer hautement que le sort des travailleurs du textile n'est pas servilement lié à la politique gouvernementale et que les syndicats conservent leur entière indépendance dans leur action.

Cette déclaration est nécessaire pour mettre en valeur les revendications concernant : 1^o les garanties nouvelles à apporter aux conventions collectives ; 2^o les améliorations à introduire dans la pratique des congés payés ; 3^o la retraite des vieux travailleurs ; 4^o l'amélioration du sort des chômeurs complets et des chômeurs partiels.

Le Congrès du textile confirme que les informations que l'Union départementale du Nord et de la Fédération nationale ont portées à la connaissance du gouvernement par des démarches successives, démarches portant sur les points cités ci-dessus, ajoutées à ces informations précédentes sur les conséquences qui résulteraient de la cessation simultanée du travail et d'un grave conflit social en perspective.

Ayant ainsi défini la position des Syndicats du textile, le Congrès entend ne pas être dupe des manœuvres par lesquelles certains groupements patronaux, flattant les besoins légitimes des pères de famille et transférant les problèmes sociaux dans le domaine de la philanthropie, tenteront de diviser les ouvriers. Il affirme sa volonté entière de faire aboutir les revendications des travailleurs du textile.

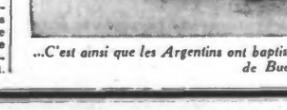
L'ordre du jour est remis à la préfecture

M. Fernand Caries, préfet du Nord, a reçu, lundi matin, une délégation des syndicats cégétistes du textile qui lui a remis le texte de l'ordre du jour ci-dessus.

Humour anglais

Au tribunal. — Le juge. — Pourquoi n'êtes-vous pas allé au secours du plaignant pendant la bataille ? — Le policier. — Parce que je ne savais pas lequel des deux allait être le plaignant, monsieur le juge.

« LA CUCARACHA »...



C'est ainsi que les Argentins ont baptisé cette balayeuse en usage dans la banlieue de Buenos-Aires.

Le crime de Saint-Cloud

Un réfugié politique qui avait été suspecté fournit un alibi



Les enquêteurs pénètrent dans la villa « Mon plaisir » où fut découvert le cadavre de M. LESOBRE (en médaillon). (Ph. Franco-France.)

Versailles, 29 novembre. — Nous avons relaté hier, qu'un agent de location, M. Lesobre, avait été trouvé assassiné dans une villa à Saint-Cloud.

D'après le témoignage d'un agent de police de Saint-Cloud, l'individu qui avait visité la villa en compagnie de l'agent de location avait déclaré se nommer M. Schoot, demeurant à Nice et descendu dans un hôtel parisien.

CARNET

Fiançailles
M. et M^{me} Carton-Smette sont heureux d'annoncer les fiançailles de leurs enfants, Lucienne et Pierre.

Légion d'honneur
M. W.-S. Farish, président de la Standard Oil Co (New-Jersey), vient de recevoir la haute distinction de commandeur de la Légion d'honneur.

Tapis
Tapis de l'usine A. ROMBEAU et C^{ie} 18 bis, Rue de Turenne - TOURCOING

Une main criminelle met le feu aux bureaux d'une usine, à Arras
Dimanche, un incendie s'est déclaré à l'usine d'Applications électriques, boulevard de la Scarpe, à Arras.

Un fusil éclate dans les mains d'un jeune garçon à Haucourt
Lundi après-midi, à Haucourt, un garçonnet, Jean Lequet, 13 ans, ayant découvert un fusil de guerre et des cartouches, chargea l'arme et appuya sur la gâchette. Malheureusement, l'arme était en mauvais état et le canon explosa éclatant entre les mains du garçonnet qui eut la main droite arrachée. Il a dû être transporté à l'hôpital où l'amputation a été pratiquée. Son état est grave.

Un mari tire sur sa femme dont il était séparé depuis quatre ans
Dimanche soir, une scène tragique de courte durée s'est produite à Iwuy.

Des coups de feu dans un café à Iwuy
Un ouvrier métallurgiste, Charles Sauvage, 32 ans, travaillant au établissement Call, à Denain, et habitant chez ses parents, rue du Maréchal-Foch à Iwuy, avait épousé en 1928, Philomène Bertin, du même âge que lui. Une fille, Rosine, âgée maintenant de 8 ans et demi, naquit de cette union. A la suite de dissensions, les époux divorcèrent en 1933 et la femme, conservant la garde de l'enfant, alla demeurer chez ses parents rue d'Avemes-le-Sec.

Depuis cette époque, de vives contestations ne cessèrent d'opposer Sauvage à son ex-femme. A telle enseigne que le mari fut condamné à différentes reprises par le tribunal correctionnel. En septembre dernier, celui-ci lui indiquait quatre mois de prison pour défaut de paiement de pension à son épouse. Il aurait renoncé à toucher l'allocation familiale à laquelle il avait droit pour n'avoir pas à en faire bénéficier sa femme.

Dimanche soir, Sauvage allait vers 20 h. 30, ainsi qu'il a coutume de le faire depuis dix-huit ans, à l'estaminet tenu rue du Maréchal-Foch, par les époux Bertin-Guides, oncle et tante de sa femme, pour y jouer aux cartes. Il emmena sa fille qui se trouvait dans la cuisine, en compagnie de sa mère, puis sortit après avoir pris un verre de bière.

A 21 h., il revint. Un échange de reproches se produisit entre les époux séparés et le père se précipita dans la cuisine. Un instant et, dehors, arma le pistolet automatique qu'il avait en sa possession.

Pénétrant de nouveau dans le café, il tira à deux reprises sur son ex-femme. La première balle l'atteignit à la jambe gauche qui fut traversée de part en part, tandis que la seconde projectile s'enfonça dans une plinthe... alors que Philomène Bertin se réfugiait dans la cuisine.

Un témoin, Célestin Burette, 37 ans, ouvrier agricole, se précipita sur Sauvage et le désarma. Un docteur appelé réserva son diagnostic.

Sauvage regagna le domicile de ses parents et y arriva au moment où les gendarmes venaient pour l'y chercher. Conduit à la caserne de gendarmerie, il fut interrogé et dit avoir accompli son geste après avoir été insulté.

Lundi après-midi, il a été amené au Parquet et écroué à la prison de Cambrai. Là, il déclare qu'il avait voulu simplement effrayer sa femme.

Un fusil éclate dans les mains d'un jeune garçon à Haucourt
Lundi après-midi, à Haucourt, un garçonnet, Jean Lequet, 13 ans, ayant découvert un fusil de guerre et des cartouches, chargea l'arme et appuya sur la gâchette. Malheureusement, l'arme était en mauvais état et le canon explosa éclatant entre les mains du garçonnet qui eut la main droite arrachée. Il a dû être transporté à l'hôpital où l'amputation a été pratiquée. Son état est grave.

Un mari tire sur sa femme dont il était séparé depuis quatre ans
Dimanche soir, une scène tragique de courte durée s'est produite à Iwuy.

Des coups de feu dans un café à Iwuy
Un ouvrier métallurgiste, Charles Sauvage, 32 ans, travaillant au établissement Call, à Denain, et habitant chez ses parents, rue du Maréchal-Foch à Iwuy, avait épousé en 1928, Philomène Bertin, du même âge que lui. Une fille, Rosine, âgée maintenant de 8 ans et demi, naquit de cette union. A la suite de dissensions, les époux divorcèrent en 1933 et la femme, conservant la garde de l'enfant, alla demeurer chez ses parents rue d'Avemes-le-Sec.

Depuis cette époque, de vives contestations ne cessèrent d'opposer Sauvage à son ex-femme. A telle enseigne que le mari fut condamné à différentes reprises par le tribunal correctionnel. En septembre dernier, celui-ci lui indiquait quatre mois de prison pour défaut de paiement de pension à son épouse. Il aurait renoncé à toucher l'allocation familiale à laquelle il avait droit pour n'avoir pas à en faire bénéficier sa femme.

Dimanche soir, Sauvage allait vers 20 h. 30, ainsi qu'il a coutume de le faire depuis dix-huit ans, à l'estaminet tenu rue du Maréchal-Foch, par les époux Bertin-Guides, oncle et tante de sa femme, pour y jouer aux cartes. Il emmena sa fille qui se trouvait dans la cuisine, en compagnie de sa mère, puis sortit après avoir pris un verre de bière.

A 21 h., il revint. Un échange de reproches se produisit entre les époux séparés et le père se précipita dans la cuisine. Un instant et, dehors, arma le pistolet automatique qu'il avait en sa possession.

MM. CHAUTEUPS ET DELBOS A LONDRES

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE.)

« Nous avons, dans nos entretiens, abordé tous les sujets : Ce n'est pas un tour d'horizon auquel nous nous sommes livrés, c'est un véritable tour du monde que nous avons accompli et partout nous avons rencontré les Anglais.

Je ne vous livrerai pas les détails de la discussion ; mais j'ai la grande joie de vous dire que, sur tous les sujets, nous sommes en parfait accord avec nos collègues britanniques.

« Nous nous réjouissons infiniment — nous en étions du reste sûrs d'avance — d'avoir consacré la pleine solidarité des deux gouvernements et nous sommes de plus en plus convaincus qu'elle est un élément essentiel de la paix du monde et de notre sécurité.

« La conférence qui s'achèvera demain attestera de la parfaite harmonie et de la concordance de nos vues. »

c:Nous avons réalisé l'unanimité déclare M. Yvon Delbos

Pour mettre fin sur le mode plaisant à la réception à laquelle il assistait aux côtés de M. Chauteups, M. Y. Delbos s'est exécuté de la discrétion à laquelle il était tenu lui aussi, en déclarant :

« Ne nous tenez pas rigueur de notre silence. Nous avons assisté à un véritable colloque ; nous ne sommes avertis qu'après avoir réalisé l'unanimité.

« Aux prix toutefois d'efforts moins laborieux, conclut l'ambassadeur de France à Londres, M. Ch. Corbin, de qui M. Camille Chauteups se tenait à dire devant les journalistes qui l'entouraient, qu'il est le modèle de la bonne grâce et de la finesse diplomatiques.

« M. Albert Sarraut, ministre d'Etat chargé de la coordination des affaires Nord-africaines a accepté de se rendre en Algérie en avril prochain pour présider le congrès de l'interdépartement Nord-Africain des anciens combattants et victimes de la guerre.

UNE VOITURE TOMBE DANS LA SEINE A ARGENTEUIL

On ignore le nombre et l'identité des occupants

Versailles, 29 novembre. — Un terrible accident d'auto s'est produit en fin d'après-midi à Argenteuil.

Un automobiliste conduisant une voiture d'un petit modèle, descendait le boulevard du général-Delaunoy, qui est perpendiculaire aux quais de la Seine. Trompé par le brouillard, il poursuivit son chemin et malgré ses efforts, l'automobile tomba à l'eau.

Les pompiers d'Argenteuil et de Gennevilliers, immédiatement alertés, se rendirent sur place avec un matériel spécial. Après deux heures de travail, les recherches restèrent infructueuses ; elles reprendront mardi matin.

On ignore l'identité du conducteur et le nombre des personnes qui se trouvaient dans la voiture.

HOLLYWOOD, LA VILLE DU CINÉMA...



...qui, il y a vingt-cinq ans comptait à peine 3.000 habitants, est devenue une grande et belle ville moderne de 300.000 habitants. (Ph. Trampus.)

promesse de vous ; dites-moi que vous me rappellerez aussitôt que vous comprendrez enfin quelle souffrance inutile vous nous imposez à tous deux.

Elle fit un signe de tête, incapable de parler, se laissant attirer vers lui dont les lèvres, pour la première fois, effleuraient passionnément son visage.

Et elle ne lui jamais comment il était parti, comment elle avait eu la force de ne point le rappeler, de ne point lui dire de rester quel qu'il dut arriver. Elle entendit au loin retentir la grille du jardin que le soleil couchant illuminait d'une lumière de fête et elle ressentit un douleur sans nom, comme si la grille s'était refermée sur son propre cœur, l'écrasant.

Quand M. Orllis revint, il eut un cri de surprise et d'effroi, en apercevant Renée, immobile sur sa chaise basse près de la fenêtre, toute blanche de la venue creusé, les mains jointes sur les genoux dans un geste d'abandon et de lassitude suprêmes. Depuis le départ de Roger, elle n'avait pas bougé, ni versé même une larme.

« Renée, mon enfant chérie, qu'y a-t-il ? — Eh bien ! qu'il en soit fait comme vous le souhaitez, Renée, je partirai. Dieu ! quel me semble affreux de penser que c'est vous qui exigez mon exil ! Aurais-je jamais imaginé cela ?... Elle était debout devant elle, dominé par l'impression qu'il devait s'éloigner, qu'elle était à bout de forces, qu'il devait avoir pitié d'elle, l'aider à remplir ce devoir idéal qu'elle reconnaissait. Mais il lui paraissait impossible de trouver un mot d'adieu. Elle avait vu son mouvement et devina que le moment de la séparation voulait par elle être venu.

« Ne me quittez pas sur une parole dure, Roger, murmura-t-elle d'un ton de prière douloureuse. Elle avait vaincu, mais sa victoire lui semblait affreuse et la laissait brisée.

« Je ne serai jamais la fiancée d'un autre que vous, mais je ne puis pas devenir votre femme contre le gré de votre mère. Je ne puis pas. Nous ne serons heureux ni l'un ni l'autre ; je n'oublierai pas que j'ai fait mal en vous épousant... Ce serait toujours une ombre entre nous ! Roger, dites-moi que vous me comprenez !

« Si elle n'avait su déjà à quel point il l'aimait, elle l'aurait vu, en cette minute, dans ses yeux.

« Ma bien-aimée, ma pauvre petite fille ! murmura M. Orllis. Elle eut un mouvement pour aller à lui, pour se sentir soutenue et ranimée par sa tendresse ; mais soudain la force lui manqua, et lentement, sans bruit, elle glissa à terre... »

Quand, avec la fin d'octobre, vinrent les journées grises et tristes par de rapides chutes de jour, quand les premiers froids firent leur apparition, M. Orllis proposa à Renée de rentrer à Paris. Sans qu'elle s'en doutât, il l'observait sans cesse, inquiet de cette expression grave qu'avait son jeune visage, de la mélancolie douloureuse que présentaient ses traits dès qu'elle se croyait seule avec elle-même. Il espérait que la vie de Paris l'arracherait à la pensée constante qu'il devenait en elle ; et, pour l'engager à quitter Dinan, il lui dit, ce qui était vrai, qu'il se sentait beaucoup plus fort, capable de reprendre une vie active et d'occuper dès maintenant le poste qu'il attendait au début de l'année suivante. Elle lui répondit aussitôt qu'elle était prête à l'accompagner à Paris s'il le désirait ; mais comme il la pria de faire, avant tout, ce qu'elle préférait, elle lui demanda, avec une vivacité dont il fut surpris, de ne point l'emmener de Bretagne tant qu'il n'y avait point de nécessité à cela.

« Il ne savait pas quelle douceur et quelle consolation elle trouvait à vivre dans le pays où elle avait, pour la première fois, rencontré Roger et qui demeurerait, pour elle, peuplé de souvenirs. Dans les premiers temps qui avaient

suivi le départ de Roger de Luynes, elle avait, tout bas, au plus profond de son âme, gardé le secret que M^{me} de Luynes persécuterait point dans son refus, que voyant la ferme résolution de son fils, son nouvel éloignement, elle accorderait le consentement si impitoyablement refusé. Mais les jours d'abord, puis les semaines avaient passé sans amener aucun changement. Renée ne rencontrait même plus, comme jadis, la marquise chez les pauvres du pays. Seulement, le dimanche, elle l'apercevait de loin à l'église, toujours impassible et froide ; le dessin sévère de sa bouche s'était peut-être encore accentué et le visage prenait de plus en plus des tons d'ivoire, dans le cadre sombre des vêtements toujours noirs, mais l'expression d'indomptable et hautes volontés restait la même : cette expression que Roger avait quelquefois aussi et, à cause de cela, Renée ne se plaignait point de la rencontrer sur le visage de sa mère.

« Par le docteur Kardec, elle apprit tout à coup, un jour, que la marquise de Luynes, pour la première fois depuis un temps immémorial, annonçait l'intention d'abandonner Kerven et d'aller passer l'hiver dans le Midi. Alors toute espérance l'abandonna. Elle demeura vaillante, cachant avec une résolution fière la tristesse toujours grandissante qu'elle éprouvait chaque jour davantage. Elle continua de vivre comme par le passé, depuis son arrivée à Dinan, travaillant et lisant beaucoup, servant à son père de secrétaire, l'accompagnant dans ses courses à pied ou à cheval, et toujours prête à venir en aide à tous ceux du pays qui avaient besoin d'elle.

« Jamais elle ne parlait de Roger que son âme ne quittât pas ; M. Orllis la

* Feuilleton du « Journal de Roubaix » du mardi 30 novembre 1937. - N° 48. *

RENEE ORLLIS

PAR HENRI ARDEL

Il se rapprocha d'elle, assise à la même place qu'elle occupait le jour où il lui avait laissé voir qu'il l'aimait. Tout trace d'emportement avait disparu de ses traits.

« O ma bien, bien-aimée ! dit-il tout bas, comme pour lui seul. Comment voulez-vous que j'accepte de vous perdre tout à fait ? Une clarté passa sur le visage pâli de Renée.

« Nous ne serons pas perdus l'un pour l'autre, puisque vous m'aimez et que je vous aime... Pour la première fois les mots d'aveu tombaient de ses lèvres avec une solennité poignante ; elle continua :

« Je ne serai jamais la fiancée d'un autre que vous, mais je ne puis pas devenir votre femme contre le gré de votre mère. Je ne puis pas. Nous ne serons heureux ni l'un ni l'autre ; je n'oublierai pas que j'ai fait mal en vous épousant... Ce serait toujours une ombre entre nous ! Roger, dites-moi que vous me comprenez !

« Si elle n'avait su déjà à quel point il l'aimait, elle l'aurait vu, en cette minute, dans ses yeux.

« Ma bien-aimée, ma pauvre petite fille ! murmura M. Orllis. Elle eut un mouvement pour aller à lui, pour se sentir soutenue et ranimée par sa tendresse ; mais soudain la force lui manqua, et lentement, sans bruit, elle glissa à terre... »

Quand, avec la fin d'octobre, vinrent les journées grises et tristes par de rapides chutes de jour, quand les premiers froids firent leur apparition, M. Orllis proposa à Renée de rentrer à Paris. Sans qu'elle s'en doutât, il l'observait sans cesse, inquiet de cette expression grave qu'avait son jeune visage, de la mélancolie douloureuse que présentaient ses traits dès qu'elle se croyait seule avec elle-même. Il espérait que la vie de Paris l'arracherait à la pensée constante qu'il devenait en elle ; et, pour l'engager à quitter Dinan, il lui dit, ce qui était vrai, qu'il se sentait beaucoup plus fort, capable de reprendre une vie active et d'occuper dès maintenant le poste qu'il attendait au début de l'année suivante. Elle lui répondit aussitôt qu'elle était prête à l'accompagner à Paris s'il le désirait ; mais comme il la pria de faire, avant tout, ce qu'elle préférait, elle lui demanda, avec une vivacité dont il fut surpris, de ne point l'emmener de Bretagne tant qu'il n'y avait point de nécessité à cela.

« Il ne savait pas quelle douceur et quelle consolation elle trouvait à vivre dans le pays où elle avait, pour la première fois, rencontré Roger et qui demeurerait, pour elle, peuplé de souvenirs. Dans les premiers temps qui avaient

suivi le départ de Roger de Luynes, elle avait, tout bas, au plus profond de son âme, gardé le secret que M^{me} de Luynes persécuterait point dans son refus, que voyant la ferme résolution de son fils, son nouvel éloignement, elle accorderait le consentement si impitoyablement refusé. Mais les jours d'abord, puis les semaines avaient passé sans amener aucun changement. Renée ne rencontrait même plus, comme jadis, la marquise chez les pauvres du pays. Seulement, le dimanche, elle l'apercevait de loin à l'église, toujours impassible et froide ; le dessin sévère de sa bouche s'était peut-être encore accentué et le visage prenait de plus en plus des tons d'ivoire, dans le cadre sombre des vêtements toujours noirs, mais l'expression d'indomptable et hautes volontés restait la même : cette expression que Roger avait quelquefois aussi et, à cause de cela, Renée ne se plaignait point de la rencontrer sur le visage de sa mère.

« Par le docteur Kardec, elle apprit tout à coup, un jour, que la marquise de Luynes, pour la première fois depuis un temps immémorial, annonçait l'intention d'abandonner Kerven et d'aller passer l'hiver dans le Midi. Alors toute espérance l'abandonna. Elle demeura vaillante, cachant avec une résolution fière la tristesse toujours grandissante qu'elle éprouvait chaque jour davantage. Elle continua de vivre comme par le passé, depuis son arrivée à Dinan, travaillant et lisant beaucoup, servant à son père de secrétaire, l'accompagnant dans ses courses à pied ou à cheval, et toujours prête à venir en aide à tous ceux du pays qui avaient besoin d'elle.

« Jamais elle ne parlait de Roger que son âme ne quittât pas ; M. Orllis la

« Ma bien-aimée, ma pauvre petite fille ! murmura M. Orllis. Elle eut un mouvement pour aller à lui, pour se sentir soutenue et ranimée par sa tendresse ; mais soudain la force lui manqua, et lentement, sans bruit, elle glissa à terre... »

Quand, avec la fin d'octobre, vinrent les journées grises et tristes par de rapides chutes de jour, quand les premiers froids firent leur apparition, M. Orllis proposa à Renée de rentrer à Paris. Sans qu'elle s'en doutât, il l'observait sans cesse, inquiet de cette expression grave qu'avait son jeune visage, de la mélancolie douloureuse que présentaient ses traits dès qu'elle se croyait seule avec elle-même. Il espérait que la vie de Paris l'arracherait à la pensée constante qu'il devenait en elle ; et, pour l'engager à quitter Dinan, il lui dit, ce qui était vrai, qu'il se sentait beaucoup plus fort, capable de reprendre une vie active et d'occuper dès maintenant le poste qu'il attendait au début de l'année suivante. Elle lui répondit aussitôt qu'elle était prête à l'accompagner à Paris s'il le désirait ; mais comme il la pria de faire, avant tout, ce qu'elle préférait, elle lui demanda, avec une vivacité dont il fut surpris, de ne point l'emmener de Bretagne tant qu'il n'y avait point de nécessité à cela.

« Il ne savait pas quelle douceur et quelle consolation elle trouvait à vivre dans le pays où elle avait, pour la première fois, rencontré Roger et qui demeurerait, pour elle, peuplé de souvenirs. Dans les premiers temps qui avaient